

## **Peau Rouge de Gyslain Ngueno (Cameroun-France), L'oiseau parleur éditions (France)**

Dans une France souvent inhospitalière, une fratrie et leur mère, immigrés, tentent de se faire une place et de construire leur avenir.

Parfois grave, souvent drôle mais toujours tendre, un livre qui, sans misérabilisme, nous plonge dans le monde des sans-papiers à travers le parcours d'un adolescent attachant et volontaire.

Extrait (pp. 25-26)

Ma mère me le répétait souvent « Ne te mets pas en avant, ne te fais pas remarquer, on n'est pas chez nous ici, alors je ne veux pas de problèmes ». Dès lors, ma sœur et moi avons grandi avec le sentiment que nous n'étions chez nous nulle part. Ni dans les hôtels où nous vivions, ni dans les écoles que nous fréquentions, ni dans aucun lieu. Il fallait donc se faire petit et cela me semblait normal. Le monde appartenait aux autres, il fallait leur laisser la primauté en tout. Dans les hôtels où nous avons vécu, jamais nous ne sommes arrivés comme des clients ordinaires. Il y avait de l'appréhension dans le regard de ma mère, du dédain et au mieux de la pitié, dans celui de ses interlocuteurs.

Toujours, lorsque nous étions acceptés, une injonction du maître des lieux : ne pas se faire remarquer !

Nous mendions des restes. Restes de logement pour nous abriter, chambres défraîchies en sous-sol ou sous les toits. Restes de repas aussi, comme ceux en provenance des restaurants que ma mère astiquait à longueur de journée. J'ai longtemps cru que le mélange de frites, spaghettis et salsifis dans une sauce tomate fade, était un plat typiquement francilien. Jusqu'au jour où ma mère m'expliqua que dans le restaurant d'entreprise où elle faisait le ménage, il y avait quasiment toujours des restes qu'elle mélangeait pour nous confectionner un repas.

De la tête aux pieds, nos vêtements aussi étaient des restes, pour la plupart chinés chez Emmaüs. En somme, tous les besoins matériels primaires d'un être humain, se nourrir, se loger, se vêtir, provenaient pour nous de ce que laissaient les autres, de ce dont ils ne voulaient plus. Rien de surprenant, donc, à ce que mes camarades ne fissent pas attention à moi. J'avais saisi que je ne pouvais prétendre aux choses que s'il y avait des restes. Il n'y avait pas de rab d'attention dans ma classe de 6e, ni de la part de mes camarades, ni de celle des professeurs. Je suis resté dans ma réserve habituelle, l'année s'est écoulée ainsi. À une exception près, Lucas Capalla.

Me lier d'amitié avec Lucas fut la toute première initiative sérieuse que j'aie prise dans ma vie. Le courage qu'il m'a fallu pour me rapprocher de lui me venait du projet que je nourrissais. Je voulais devenir Français, de la France de Jean Ferrat. Ces lubies étaient des tentatives pour refuser notre situation. Ne plus se contenter des restes, ne plus vivre dans des hôtels, enfin ressembler aux autres. Ne plus se sentir en permanence un pantin de papier prêt à s'envoler au premier souffle de vent. Ma sœur et moi, nous n'étions pas sûrs d'être Camerounais, ni vraiment Réunionnais, encore moins Français. On était à peu près beaucoup de choses, mais on n'était franchement rien.